

CHAPITRE I

Premières infiltrations de la théorie freudienne dans la critique littéraire

Introduction

C'est à deux prestigieuses revues littéraires – à la *NRF* et au *Disque vert* – que revient le mérite d'avoir lancé en France le débat sur la théorie de Sigmund Freud. Au point de vue de la réception générale de la psychanalyse, il est même légitime d'affirmer l'antériorité de l'intérêt que lui ont porté les milieux littéraires par rapport à l'attention prêtée par les médecins spécialistes des maladies mentales. Les critiques groupés autour de ces périodiques ouverts aux nouveautés artistiques et scientifiques ont immédiatement perçu le parti que la critique littéraire pouvait tirer de la doctrine freudienne.

Avec perspicacité, ils ont compris que la psychanalyse frayait un chemin nouveau à la connaissance. Ils ont adopté avant tout le concept d'inconscient défini et codifié par Freud. Ce concept révolutionnaire qui constitue le noyau dur de la psychanalyse jetait une lumière nouvelle sur le psychisme humain et permettait de ce fait d'éclaircir la création littéraire d'une manière qui échappait à la critique traditionnelle forgée tout au long du XIX^e siècle. Il faut souligner que les critiques publiant dans la *NRF* et *Le Disque vert* entrevoyaient l'utilité de la psychanalyse dans la recherche littéraire dès le début des années vingt du XX^e siècle, à une époque où la plupart des médecins et des psychologues mettaient en doute la validité scientifique de cette théorie.

Dans les colonnes de la *NRF* et du *Disque vert*, nous trouvons aussi bien des études qui exposent les thèses principales de Freud de manière synthétique et accessible, que des articles rendant compte de l'actualité des salons et des scènes parisiens envahis par l'engouement soudain pour la psychanalyse. Toutefois, ce qui est réellement important du point de vue de l'histoire de la critique

psychanalytique, réside dans le fait que les auteurs collaborant à ces revues se sont référés aux concepts freudiens et ont puisé dans la nouvelle terminologie afin d'interpréter les œuvres littéraires. En véritable précurseur, Albert Thibaudet affirme dans son article « Psychanalyse et critique » (1921) que la psychanalyse peut contribuer largement à expliquer la genèse souvent énigmatique des œuvres littéraires. Dans leurs notes de lecture, les critiques écrivant pour la *NRF*, Jacques Rivière en tête, ont déjà recours aux termes psychanalytiques, tels que rêve, libido ou ambivalence des sentiments. Quant aux auteurs participant au numéro thématique du *Disque vert* consacré au freudisme, ils développent des considérations théoriques sur l'impact de la doctrine freudienne sur la littérature et sur les nouvelles voies qu'elle ouvre à la critique, en s'interrogeant avant tout sur les modalités de l'infiltration de la psychanalyse dans la création littéraire, les genres et les phénomènes littéraires particulièrement prédestinés à l'interprétation psychanalytique.

1. Entre le premier aperçu et la mise en valeur des grandes thèses de la psychanalyse

La Nouvelle Revue Française, créée en 1909 sous l'impulsion d'André Gide, Jean Schlumberger, Jacques Copeau et Henri Ghéon dans le but de renouveler la littérature, a vite éclipsé d'autres périodiques littéraires de l'époque, tels que la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue européenne*, en devenant une véritable institution, prestigieuse et influente à la fois, voire « une instance consacrate »¹. La *NRF* a attiré les meilleurs critiques de cette période, parmi lesquels il faut citer Albert Thibaudet, Jacques Rivière, Ramon Fernandez, André Suarès, Marcel Arland et Alain. Les commentateurs de l'actualité littéraire groupés autour du périodique, tout en revendiquant un certain classicisme défini avant tout en opposition au romantisme décrié pour son égotisme et pour ses épanchements lyriques, faisaient preuve de curiosité et d'ouverture d'esprit, à l'égard des nouveaux phénomènes littéraires fleurissant dans les premières décennies du XX^e siècle. Les pages de la revue ont accueilli, entre autres, Proust, Breton, Artaud, Malraux ou encore Sartre. Fabrice Thumerel insiste sur ce désir émanant de la *NRF* de présenter aux lecteurs tout auteur digne d'intérêt, quel que soit son horizon intellectuel ou son *credo* esthétique : « [...] elle s'ouvre à tous les écrivains originaux, s'intéresse à Freud comme aux romanciers américains, tout en défendant les valeurs classiques »².

¹ J.-L. Cabanès, G. Larroux, *Critique et théorie littéraires en France (1800-2000)*, Paris, Belin, « Belin Sup-Lettres », 2005, p. 179.

² F. Thumerel, *La critique littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », série « Lettres », 2000, p. 82.

La psychanalyse, quoique difficilement conciliable avec le classicisme prôné par la rédaction, ne serait-ce que par la genèse romantique de l'inconscient, a captivé quand même les critiques et les romanciers groupés autour de la *NRF*, en leur ouvrant des perspectives prometteuses de pénétrer les profondeurs de l'âme humaine, insondables jusqu'à l'invention freudienne et tentantes pour tout écrivain. Jean-Louis Cabanès et Guy Larroux insistent sur la recherche, par le groupe de la *NRF*, de méthodes permettant de faire un portrait psychologique approfondi et véridique :

Le classicisme *NRF*, en rupture avec le romantisme, mais aussi avec les chambres closes du symbolisme et du décadentisme, se proposait d'explorer le fond ténébreux de l'homme en créant une forme qui soit à la fois l'instrument de cette exploration et le médium expressif des découvertes réalisées³.

Au début des années vingt, les critiques et les écrivains liés à la *NRF* faisaient partie d'un petit groupe d'hommes de lettres qui, après quelques spécialistes psychologues ou psychiatres, étaient les premiers en France à entendre parler de psychanalyse⁴. Ils avaient accès à la théorie freudienne, pour ainsi dire, de première main grâce à Eugénie Sokolnicka qui est arrivée à Paris en 1921. Freud lui-même l'a adoubée, en en faisant son émissaire légitime sur le sol français, tellement hostile à sa doctrine. Cette Polonaise d'origine juive a étudié à Varsovie, à Paris, à Zurich et à Munich, a fréquenté les cours de Janet et de Ferenczi et a été analysée par Jung et ensuite par Freud lui-même. Il serait donc difficile d'imaginer une source du savoir psychanalytique plus crédible que cette disciple surdiplômée du Viennois. Sokolnicka a pénétré dans le milieu de la *NRF* grâce à Paul Bourget qui l'y avait introduite. Dès lors, les écrivains et les critiques de l'écurie Gallimard se rassemblaient autour de cette personnalité charismatique pour approfondir leurs connaissances en psychanalyse. Elle recevait chez elle, rue de l'Abbé-Grégoire, chaque semaine, le « Club des refoulés ». André Gide, Jacques Rivière, Roger Martin du Gard, Gaston Gallimard et Jean Schlumberger étaient tous membres de ce cénacle et ils appelaient Eugénie « la Doctoresse »⁵.

³ J.-L. Cabanès, G. Larroux, *op. cit.*, p. 184.

⁴ Il faut rappeler que, parallèlement au groupe *NRF*, les surréalistes ont découvert la psychanalyse. André Breton, déjà en octobre 1921, est allé à Vienne pour rendre hommage au « plus grand psychologue du temps », comme il appelait Freud à l'époque. (Cf. A. de Mijolla, « La Psychanalyse en France », *Histoire de la psychanalyse*, dirigé par R. Jaccard, t. II, Paris, Hachette, 1982, p. 19). Cette rencontre s'est avérée une énorme déception, car le fondateur de la psychanalyse que les surréalistes avaient désigné pour leur patron, n'a pas caché sa distance envers Breton et ses adeptes et il a avoué ouvertement qu'il ne comprenait pas leur art. (Cf. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1967, p. 490).

⁵ Y. Diener, É. Roudinesco, *La psychanalyse en France*, Paris, adpf, 2002, fiche 4.5.

C'est surtout André Gide qui a succombé à cette mode irrésistible pour un écrivain, consistant à se mettre à l'écoute de son propre inconscient : il a décidé d'entreprendre une analyse avec Sokolnicka. Finalement, la méthode révolutionnaire de « cure par la parole » n'a pas convaincu l'écrivain, car il a renoncé à l'analyse peu après l'avoir commencée – dès la sixième séance⁶. Malgré son désenchantement personnel, Gide n'a pas délaissé l'activité de propagateur de la pensée freudienne. Il a donné son appui au projet de publication des travaux de Freud chez Gallimard et il a largement contribué à la parution, en 1923, des *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*⁷ dans la traduction de Blanche Reverchon-Jouve, ouvrage qui a inauguré à la NRF la collection intitulée « Les Documents bleus ».

Si la psychanalyse a trouvé des adeptes parmi les hommes de lettres liés à la célèbre revue, ce n'est pas à eux qu'elle doit son succès tardif, mais retentissant. Parallèlement, elle a su s'introduire également sur les scènes théâtrales francophones, ce qui a largement contribué à sa vulgarisation. *Le Mangeur de rêves*⁸ de Henri-René Lenormand, joué tout d'abord à Genève, fait fureur sur les scènes parisiennes en hiver 1921 : c'est le grand événement de la saison. S'inspirant des théories freudiennes en vogue, en en faisant même le noyau de son intrigue, le dramaturge y fait du duo psychanalytique analysant-analyste ses deux héros principaux – la trame se résume à l'histoire tragique de l'amour entre un psychanalyste et sa patiente névrosée. Dès lors, le succès sur les planches se traduit immédiatement par un triomphe dans les salons parisiens. Les habitués de ces derniers non seulement en font leur sujet de conversation favori, mais commencent également à se précipiter sur les divans pour participer aux sessions psychanalytiques.

L'ampleur du phénomène ne pouvait rester inaperçu des critiques de la NRF, attentifs à toute nouveauté. Il ne fallait pas attendre longtemps pour qu'un compte rendu assez sarcastique de cet engouement subit pour le freudisme paraisse dans les pages de la revue. Jules Romains (1885-1972), dans son article intitulé « Aperçu de la psychanalyse », souligne à plusieurs reprises combien la fascination soudaine pour la pensée freudienne était superficielle et prétentieuse. La description humoristique ouvrant son texte en dit long sur ce triomphe salonnier caricatural de la psychanalyse réduite à une mode de saison :

⁶ Rappelons que toute cette expérience décevante n'est pas restée sans résonance dans l'œuvre de Gide. Trois ans plus tard, en 1925, il a immortalisé son analyste dans son roman *Les Faux-Monnayeurs* sous le nom très semblable phonétiquement à son nom original, notamment Madame Sophroniska en tant que psychanalyste ayant entrepris la cure du petit Boris.

⁷ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* [1905], traduit par B. Reverchon-Jouve, Paris, Éditions Gallimard, 1962.

⁸ H.-R. Lenormand, *Théâtre complet, t. II : Le Simoun, Le Mangeur de rêves*, Paris, Les Éditions G. Crès et Cie, 1921-1922.

Cet hiver-ci sera, je le crains, la saison Freud. Les « tendances refoulées » commencent à faire, dans les salons, quelque bruit. Les dames content leur dernier rêve, en caressant l'espoir qu'un interprète audacieux y va découvrir toutes sortes d'abominations. Un auteur dramatique dont je tairai le nom a déjà – voyant poindre la vogue – trouvé le temps d'écrire et de faire refuser par plusieurs directeurs une ou deux pièces nettement freudiennes. Je lui conseille de les corser un peu et de les offrir d'urgence au Grand-Guignol. Enfin les revues spéciales, après avoir pendant vingt-cinq ans omis de constater l'existence de Freud, se donnent le ridicule de le découvrir, de discuter hâtivement ses thèses ou, ce qui est plus touchant, de les admettre comme la chose la plus naturelle du monde⁹.

Cet article, datant de janvier 1922, portraiture donc vraiment sur le vif l'ambiance des salons parisiens de l'époque, constituant un reportage pittoresque. Si Romains constate que la psychanalyse est devenue un nouveau mot d'ordre des élites intellectuelles et des snobs, c'est avant tout pour déplorer la superficialité de cette mode et pour persifler le retard avec lequel elle est arrivée en France. Il raille également l'œuvre dramatique de Lenormand – sans citer son nom, il est vrai, mais en caractérisant ses pièces de telle manière qu'il puisse être tout de suite identifié – à qui il refuse tout talent littéraire et en qui il ne voit qu'un habile calculateur qui veut s'assurer un succès facile en s'emparant d'un sujet à la mode.

Force est de constater que différents critiques de la *NRF* étaient unanimes à discréditer la production théâtrale de Lenormand. Le reproche récurrent tient à la littéralité, voire au caractère scolaire de ses pièces qui constitueraient une transposition littéraire trop directe des thèses freudiennes. Les critiques écrivant pour la revue partagent l'opinion que si l'influence de la psychanalyse sur la littérature est inévitable, voire souhaitable, elle devrait être plus fine et moins évidente que les œuvres de Lenormand qui inscrivent la doctrine freudienne simplifiée dans le schéma banal du mélodrame. Ainsi, en 1924, Gabriel Marcel commente la pièce *L'Homme et ses fantômes* sur un ton résolument péjoratif quoiqu'il reconnaisse qu'elle est plus nuancée que les premières œuvres du dramaturge qui s'apparentaient à un manuel de psychanalyse adopté pour le théâtre :

[...] la lecture de Freud n'a sûrement pas été pour Lenormand une aubaine, elle ne lui a pas simplement ouvert un champ à exploiter : elle a éveillé en lui un écho profond et qui n'est sans doute pas près de s'apaiser. La littéralité excessive avec laquelle il *applique* les thèses freudiennes me touche et me rassure, j'y vois pour ma part un gage de sincérité. *L'Homme et ses fantômes* marque d'ailleurs à cet égard un progrès indéniable par rapport au *Mangeur de rêves* dont certaines scènes semblaient inscrites en marge de telle page déterminée de l'*Introduction à la psychanalyse*¹⁰.

⁹ J. Romains, « Aperçu de la psychanalyse », *La Nouvelle Revue Française*, n° 100, 1922, p. 5.

¹⁰ G. Marcel, « *L'Homme et ses fantômes* de H.-R. Lenormand, au Théâtre de l'Odéon », *La Nouvelle Revue Française*, n° 130, 1924, p. 123. C'est Marcel qui souligne.

Pour revenir à l'article de Romains, il faut constater qu'après un prélude ironique et plein d'allusions incisives à l'actualité parisienne, Romains délaisse sa veine de reporter observateur pour son esprit de synthèse et la volonté d'élucider la véritable valeur de l'invention freudienne. Il se propose de clarifier ce qu'il faut comprendre au juste sous le terme de psychanalyse, employé souvent à tort et à travers. Il attire notamment l'attention du public sur le fait que cette notion englobe plusieurs sens différents, sans doute dans le souci de distinguer la théorie de la thérapeutique ou encore de la méthode d'investigation :

En fait, le mot de psychanalyse se trouve aujourd'hui recouvrir quatre choses solidaires, mais distinctes : une méthode d'investigation propre à déceler le contenu de l'esprit ; une théorie étiologique des névroses ; une thérapeutique des névroses ; enfin une théorie psychologique générale¹¹.

En abordant le problème de l'influence de la psychanalyse sur la critique littéraire, nous ne pouvons pas éluder la question de savoir qui parmi les critiques français a été le précurseur de l'adoption de la théorie freudienne par la critique littéraire. Ce titre de pionnier revient à Albert Thibaudet (1874-1936), adepte de Bergson et collaborateur de la *NRF* de 1911 à sa mort, qui, en avril 1921, a publié dans ce périodique un article au titre éloquent : « Psychanalyse et critique ». Effectivement, si Romains s'est proposé de faire un résumé de la théorie freudienne et de signaler la curiosité de la psychanalyse exprimée par le grand public, se contentant ainsi de décrire et de rapporter, Thibaudet a dépassé, dans son article, le niveau du compte rendu pour déboucher sur les développements possibles de la nouvelle – ou plutôt récemment découverte – théorie si prometteuse dans la recherche littéraire. Nous devons à Thibaudet, auteur fécond, la célèbre classification tripartite de la critique littéraire en critique parlée, professionnelle et celle exercée par les artistes, qu'il a exposée dans son ouvrage *Physiologie de la critique* (1930). Il a également rédigé plusieurs monographies importantes sur de grands écrivains, notamment sur Mallarmé, Flaubert et Amiel¹², dans lesquelles, selon Jean-Louis Cabanès et Guy Larroux, il a fait preuve d'« une intelligence critique particulièrement habile à analyser la psychologie des styles et à donner une vertu heuristique aux thèmes dominants de la pensée de Bergson : la durée, l'élan créateur »¹³. Henryk Chudak insiste, lui aussi, sur le bergsonisme dont est imprégnée l'œuvre critique de Thibaudet et dont plusieurs caractéristiques ne sont pas sans rappeler les concepts freudiens. D'après le chercheur, cette parenté entre les deux théories n'a pu que susciter l'intérêt du critique pour la psychanalyse :

¹¹ J. Romains, *op. cit.*, p. 7.

¹² *Mallarmé* (1912), *Gustave Flaubert* (1922), *Amiel ou la part du rêve* (1929).

¹³ J.-L. Cabanès, G. Larroux, *op. cit.*, p. 233.

Curieusement le signal est donné par Thibaudet. En réalité, il n'y a là rien de surprenant car la conception bergsonienne du moi profond et de la durée qui conserve les contenus psychiques latents, ainsi que la notion de mémoire involontaire, s'accordent fort bien avec le principe de l'inconscient¹⁴.

Certes, le critique, comme beaucoup d'autres commentateurs français de la psychanalyse, refuse de voir en Freud un véritable innovateur et de considérer sa théorie comme entièrement originale, en ne lui attribuant que le mérite d'avoir codifié les connaissances jusqu'alors éparses sur l'inconscient ; le fragment suivant de son article, non dépourvu d'ironie, est révélateur à cet égard :

Et je sais bien que ces théories nous paraîtront en France moins neuves qu'elles ne semblent ailleurs, et que Freud nous semblera parfois avoir simplement nommé de certains vocables nouveaux et prestigieux des faits d'observation que l'analyse psychologique nous avait révélés depuis longtemps, comme les médecins qui croient avoir fait avancer la science du mal de tête en le nommant céphalgie¹⁵.

Thibaudet déplore néanmoins que la pensée freudienne, profondément ancrée dans le discours scientifique dans presque toute l'Europe depuis deux décennies, n'ait toujours pas réussi à convaincre les milieux médicaux et psychologiques français. Si le critique insiste sur cette réception tardive, c'est aussi, semble-t-il, pour expliquer l'absence de travaux critiques français inspirés par la psychanalyse, à l'heure où des ouvrages de ce genre se multiplient dans les pays ouverts au freudisme. Le préambule de son article rend compte de ce retard flagrant et laisse entendre que les sciences humaines en France, y compris la critique littéraire, devraient vaincre finalement leur hostilité irrationnelle envers la psychanalyse pour s'enrichir de l'apport freudien inspirateur :

On sait quelle influence considérable exercent aujourd'hui hors de France les théories psychologiques et les moyens de thérapeutique morale que Siegmund Freud a formulés sous le nom de psychanalyse. Je dis « hors de France », car des étrangers et Freud lui-même ont manifesté plusieurs fois un étonnement un peu attristé en voyant que non seulement notre public instruit, mais même, ce qui est plus grave, nos psychologues paraissent les ignorer à peu près¹⁶.

Thibaudet attire l'attention sur les avancées intéressantes que la théorie freudienne offre à de nombreuses autres disciplines, outre celles dans lesquelles son utilité semble évidente, à savoir la psychologie et la médecine. Il n'est pas surprenant que le critique se focalise sur la possibilité d'appliquer des outils

¹⁴ H. Chudak, « La réflexion métacritique dans l'entre-deux-guerres », *Perspectives historiques et métacritiques sur la critique littéraire du XX^e siècle*, sous la dir. de H. Chudak, Warszawa, Uniwersytet Warszawski, 2002, p. 96.

¹⁵ A. Thibaudet, « Psychanalyse et critique », *La Nouvelle Revue Française*, n^o 91, 1921, pp. 469-470.

¹⁶ *Ibid.*, p. 467.

psychanalytiques, c'est-à-dire des notions et des concepts créés ou définis par Freud – à l'analyse et à l'interprétation de poèmes, de romans et de pièces, possibilité déjà concrétisée, d'ailleurs, par Freud lui-même et par certains de ses adeptes qui n'ont pas tardé à proposer une lecture psychanalytique de l'œuvre de plusieurs écrivains célèbres. Thibaudet, au fait de ces tentatives de psychanalyser la littérature – plus ou moins heureuses, mais indubitablement originales à l'époque – les commente de la manière suivante :

[...] Freud et ses disciples ont pensé que la psychanalyse jetait une très neuve lumière sur la genèse des œuvres littéraires, ils ont essayé, parfois avec ingéniosité et parfois avec une bien lourde fantaisie, de l'appliquer à l'histoire intérieure des artistes et des écrivains¹⁷.

Aussi, en critique perspicace, Thibaudet saisit-il infailliblement que la plus grande valeur de la psychanalyse transposée dans le domaine littéraire consiste dans sa capacité à éclaircir les motifs qui ont poussé l'écrivain à concevoir son œuvre. La théorie freudienne permettrait donc d'expliquer ce phénomène complexe qu'est la genèse de l'œuvre littéraire, échappant si souvent aux approches traditionnelles. Dans son article, le critique analyse en détail deux ouvrages suisses – de tels travaux n'existant pas encore en France à l'époque – dont les auteurs ont adopté la perspective freudienne dans le but d'interpréter les œuvres littéraires, à savoir la préface de Pierre Kohler à *Adolphe* de Benjamin Constant et le livre de Jules Vodoz intitulé *Roland, un symbole*¹⁸ et portant sur le *Mariage de Roland* de Victor Hugo. Il relève aussi bien les idées pertinentes des auteurs commentés que celles de leurs thèses qui lui paraissent mal fondées, voire ridicules. Il ne doute pas de l'utilité de la méthode psychanalytique dans les études littéraires, à condition qu'elle ne monopolise pas tout le discours critique en l'apparentant à un traité médical. En effet, selon Thibaudet, la psychanalyse ne devrait que renforcer l'approche critique traditionnelle pour permettre de pénétrer le sens le plus profond de l'œuvre. Citons la conclusion de l'auteur où, tout en avertissant des dangers de l'excès de psychanalyse dans la critique littéraire, il vante les avantages de son emploi modéré :

[...] le chemin qui nous a conduits nous montre qu'elle [la psychanalyse] mène loin à la condition d'en sortir un peu, de voir parfois en elle de nouveaux noms appliqués à de vieilles choses, de la mettre au point et à son rang parmi d'autres courants de psychologie et de critique. Il ne faut pas liquider dédaigneusement les livres qu'elle inspire en Suisse ou en Allemagne parce qu'ils nous rebutent d'abord par leur aspect d'excentricité et de lourdeur. Il nous faut comprendre que ces coups de sonde dans l'inconscient poétique ou artistique touchent en effet une matière très riche, une épaisseur de réalités intérieures où bien des découvertes sont possibles. Mais ceux qui s'y appliquent ne sauraient éliminer l'esprit de

¹⁷ *Ibid.*, p. 470.

¹⁸ J. Vodoz, *Roland, un symbole*, précédé d'une lettre de G. Duhamel, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1920.

finesse ni l'acquis de la critique littéraire. [...] Une fusion plus étroite de l'esprit scientifique et de l'esprit littéraire qui, séparés l'un de l'autre, arrivent, en ces matières, si vite au bout de leur rouleau, est bien désirable, et c'est d'une telle union, d'une telle discipline, que dépend probablement l'avenir de ces études¹⁹.

Dans son ouvrage *Psychanalyse et critique littéraire*, Anne Clancier, tout en reconnaissant le mérite de Thibaudet d'avoir perçu les nouvelles perspectives ouvertes à la recherche littéraire par la psychanalyse, déplore en même temps qu'il se soit contenté de proclamer sa découverte, sans l'employer dans sa pratique de critique littéraire : « Le premier critique français qui fit état de la psychanalyse fut Albert Thibaudet, mais son œuvre ne paraît pas avoir été influencé par les théories de Freud »²⁰.

Bien évidemment, la présence de la psychanalyse dans la *NRF* ne se résume pas aux articles qui lui sont consacrés explicitement et qui ont pour but d'expliquer au public les enjeux de cette théorie en vogue et ses prolongements possibles dans le domaine de la littérature. Les auteurs publiant dans la *NRF* des notes de lecture sur les livres nouveaux étaient innovateurs au point de faire passer des éléments de l'optique freudienne dans leurs comptes rendus de ces œuvres récentes. Il est donc question des premiers exemples de l'influence directe de la psychanalyse sur la critique qu'Albert Thibaudet a nommée journalistique : celle qui, sans s'adonner aux considérations théoriques, se propose de présenter aux lecteurs et de juger la production littéraire contemporaine. Bien entendu, à cette époque-là, il ne s'agit, le plus souvent, que des notions de la nomenclature freudienne glissées dans les textes critiques, mais même ces manifestations superficielles du freudisme assurent aux critiques de la *NRF* le titre de pionniers déjà capables de se servir de concepts que d'autres n'avaient pas encore découverts ou approfondis.

C'est avant tout Jacques Rivière (1886-1925) – directeur de la *NRF* de 1919 à 1925 et auteur de plusieurs études et essais critiques importants dont *Roman d'aventure* (1913), *Rimbaud* (1914) ou *Reconnaissance à Dada* (1920) – qui a donné à ses textes critiques cette coloration psychanalytique à la mode. Il faut souligner que ce critique – partisan de l'approche explicative et compréhensive de la littérature ouvert à toutes les avant-gardes²¹, qu'il s'agisse des dadaïstes ou d'Artaud – était réellement fasciné par la théorie freudienne, au-delà de tout snobisme. Grâce au journal de Maria van Rysselberghe, amie et confidente d'André Gide plus connue sous le surnom de la Petite Dame, nous

¹⁹ A. Thibaudet, *op. cit.*, pp. 480-481.

²⁰ A. Clancier, *Psychanalyse et critique littéraire*, préface d'Y. Belaval, Toulouse, „Nouvelle Recherche”/PRIVAT, 1973, p. 119.

²¹ Sur la critique de Jacques Rivière voir l'article de Z. Naliwajek « Jacques Rivière critique littéraire », in : *Perspectives historiques et métacritiques sur la critique littéraire du XX^e siècle*, sous la dir. de H. Chudak, Warszawa, Uniwersytet Warszawski, 2002, pp. 115-122.

connaissions ces mots significatifs de Rivière qui prouvent à quel point la psychanalyse le passionnait :

Je note ici que Loup²² m'a dit, pour que cela ne tombe pas dans l'oubli, que peu de temps avant sa mort, Rivière (dont elle était une très proche amie) lui avait dit : « Pour l'instant, je suis très loin de Dieu ; les deux seules choses qui m'intéressent, ce sont l'amour et le freudisme »²³.

Pour le critique, le nom de Freud est associé à tout un répertoire de notions psychologiques qu'il a forgées. Il lui vient spontanément à l'esprit quand l'œuvre littéraire qu'il est en train d'analyser est marquée par un concept qui semble emprunté à la psychanalyse. Aussi, en 1922, Rivière cite-t-il le nom de l'auteur de *Die Traumdeutung* dans son compte rendu de l'œuvre de Jean Cocteau intitulée *Le Secret Professionnel* : c'est une certaine ambivalence, coexistence paradoxale des oppositions dont parle l'auteur du *Potomak* en définissant le poète, qui sonne, pour Rivière, comme une réminiscence de la lecture des textes freudiens, notamment ceux consacrés aux symboles véhiculés par les rêves :

Et si le poète est l'ange en même temps qu'il est son agresseur (souvenons-nous que dans tout symbolisme le principe d'identité cesse, d'après Freud, de jouer strictement), cela n'est pas, à certains égards, sans exactitude et sert assez bien à figurer l'espèce de constant problème où est le poète moderne de savoir s'il est seul, d'où lui vient cette matière qu'il tâche d'informer et si ce n'est pas seulement à se construire une personnalité seconde, comme un double incompréhensible et vivant, qu'il travaille à tâtons²⁴.

La présence chez Cocteau de la thématique ayant implicitement trait à la psychanalyse n'a pas pu échapper à l'attention de Rivière, « lecteur idéal » selon Claudel, d'autant plus que le critique s'intéressait à ce phénomène énigmatique qu'est le rêve depuis sa jeunesse, ce que rappelle Auguste Anglès :

Si le rêve n'a été que peu représenté dans la « haute » littérature française jusqu'aux Surréalistes, il a été étudié par les psychologues et les médecins. Rivière, étudiant en philosophie, ne devait pas ignorer ces recherches, bien qu'il soit improbable qu'il ait entendu prononcer le nom de Freud²⁵.

Nous savons que Rivière a acquis des connaissances plus approfondies en psychanalyse après avoir adhéré à la rédaction de la *NRF*. Cette découverte

²² Madame Émile « Loup » Mayrisch, maîtresse de Jacques Rivière.

²³ *Les Cahiers de la Petite Dame, Notes pour l'histoire authentique d'André Gide. 1918-1929*, préface d'A. Malraux, « Cahiers André Gide 4 », Paris, Gallimard, 1973, p. 228.

²⁴ J. Rivière, « *Le Secret Professionnel* par Jean Cocteau », *La Nouvelle Revue Française*, n° 110, 1922, p. 632.

²⁵ A. Anglès, *André Gide et le premier groupe de « La Nouvelle Revue Française »*. *La formation du groupe et les années d'apprentissage 1890-1910*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 214-215.

capitale imprègne progressivement ses considérations critiques. Bientôt, aux simples mentions de la présence des motifs freudiens succéderont des réflexions plus substantielles. À l'instar de Thibaudet, Rivière n'a pas pu esquiver la question essentielle de savoir ce que la psychanalyse apporte, au juste, à la critique, ce qu'elle change dans la manière d'appréhender la littérature et, enfin, si son influence ne va jusqu'à enrichir, voire modifier, la façon d'écrire des auteurs ayant découvert le freudisme. Il semble qu'il soit plus sensible aux perspectives prometteuses que la psychanalyse ouvre aux écrivains qu'à celles qu'elle laisse entrevoir aux critiques littéraires. La lecture de ses différents textes permet de constater que, pour Rivière, l'émergence de la théorie freudienne marque un tournant dans la littérature, et particulièrement dans le genre romanesque. Selon le critique, l'apport décisif de la psychanalyse consiste dans la réhabilitation de la sexualité, négligée, voire proscrite jusqu'alors. Il apprécie que Freud ait réservé, dans sa théorie, une place importante à cette sphère de la vie humaine et il ne conçoit pas, qu'après la découverte freudienne de son rôle déterminant dans le psychisme, les écrivains puissent continuer à passer l'aspect sexuel sous silence dans leurs œuvres. Il prétend que la transposition de la psychanalyse dans le roman devrait se traduire par le portrait psychologique plus complet des personnages, car incluant désormais la sphère sexuelle. Il en parle dans une interview qu'il a accordée à Frédéric Lefèvre, le 1^{er} décembre 1923, intitulée « Une heure avec M. Jacques Rivière » :

Et si [...] la question sexuelle ne m'intéresse nullement en tant que problème, je trouve qu'il y a quelque chose de vertigineux à penser qu'on a cru jusqu'ici pouvoir faire de la psychologie tant soit peu pertinente en omettant de s'interroger sur les dispositions et sur l'orientation amoureuses des personnages qu'on voulait peindre²⁶.

Aussi, le critique est-il attentif aux manifestations littéraires de cette réhabilitation postfreudienne de la sexualité. Dans la *NRF* datant de juillet 1923, paraît le compte rendu du roman de François Mauriac *Le Fleuve de feu* écrit par Rivière. Il y fait un diagnostic littéraire assez déconcertant, en prétendant que l'écrivain catholique, débutant à l'époque, est le premier parmi les auteurs français à avoir abordé dans une œuvre romanesque la question de sexualité :

Est-ce par son catholicisme (car il est certain que le catholicisme seul jusqu'ici a su pénétrer profondément dans le problème de la chair) que François Mauriac se trouve si heureusement doué pour aborder ces sortes de sujets ? Le fait est que lui seul jusqu'ici a su

²⁶ « Une heure avec M. Jacques Rivière, Directeur de *La Nouvelle Revue Française* », par F. Lefèvre [1923], in : J. Rivière, *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, dirigé par T. Laget, *Cahiers Marcel Proust*, t. 13, Paris, 1985, p. 192.

les concevoir et les traiter autrement qu'avec aride technicité du médecin ou qu'avec la facile ironie du « peintre de mœurs »²⁷.

Pour démontrer la fausseté évidente de cette affirmation, David Steel énumère toute une liste d'œuvres antérieures, signées par de grands écrivains, qui traitent incontestablement de ce problème :

Mais, est-on en droit de se demander, que fait Rivière de *Madame Bovary*, de *Là-Bas*, et à plus forte raison de Rétif et de Laclos ? A-t-il seulement compris *L'Immoraliste* de Gide ? Plus étonnant encore dans ce contexte est son silence sur le cas Proust²⁸.

Effectivement, il semble impossible qu'un lecteur aussi fin et attentif que Rivière puisse ne pas avoir constaté, dans le cycle proustien, la présence considérable de ce thème controversé à l'époque. David Steel formule une hypothèse selon laquelle Rivière, conscient des préjugés contre la psychanalyse, la réduisant au pansexualisme et à la pseudothéorie juive, évitait de faire passer l'œuvre de Proust, juif et homosexuel, pour l'incarnation du freudisme en littérature.

Le compte rendu du roman de Mauriac est digne d'intérêt aussi parce qu'il contient des considérations générales sur la manière dont est présenté l'amour dans les romans français et sur la spécificité de ce sentiment en France. Car, d'après Rivière, un Français aime différemment qu'un Suisse, par exemple. L'article en question commence par des assertions curieuses :

Il est bien certain, comme c'est devenu un lieu commun de le proclamer, surtout depuis la publication des ouvrages de Freud, que l'amour atteint en France à une perfection, et surtout à une pondération qu'il ne rencontre nulle part ailleurs. Nulle part ailleurs l'exercice des sens n'est si heureusement réglé, n'empiète aussi peu sur la conscience et pourtant ne reste aussi constamment relevé, embelli, décoré par une aimable pointe de sentiment²⁹.

Ainsi, l'amour des Français serait harmonieux et épanoui, contrairement aux tourments sentimentaux dans lesquels sombreraient d'autres nations auxquelles l'équilibre et la paix intérieure feraient défaut. Ces réflexions discutables, tout en confirmant que Rivière est gagné à la cause freudienne, révèlent en même temps ses réticences à admettre l'universalité de la psychanalyse dont certaines thèses controversées ne seraient pas pertinentes dans le cas des Français. Selon David Steel, dans cette affirmation de leur prétendue santé psychique irréprochable échappant aux usurpations de Freud, retentit l'écho du fameux « génie latin » auquel faisaient appel les détracteurs français de la psychanalyse :

²⁷ J. Rivière, « Le Fleuve du feu par François Mauriac », *La Nouvelle Revue Française*, n° 118, 1923, p. 99.

²⁸ D. Steel, « Jacques Rivière et la pensée psychanalytique », *Revue d'Histoire Littéraire de la France : Les Avant-gardes et la critique : le rôle de Jacques Rivière (1900-1925)*, septembre-octobre 1987, 87^e année, n° 5, Armand Colin, p. 905.

²⁹ J. Rivière, « Le Fleuve du feu par François Mauriac », *op. cit.*, p. 98.

En vain chercherait-on la moindre trace d'ironie, dans cette déclaration si propre à flatter la suffisance des lecteurs français de *La N.R.F.* Bien au contraire Rivière semble adhérer ici à une opinion typique d'une certaine réaction française au choc causé par la traversée du Rhin des forces psychanalytiques, à savoir que la névrose sexuelle est un mal sinon simplement imaginaire tout au plus symptomatique de contrées étrangères, à culture judaïco-protestante, dont les malheureux habitants n'ont jamais pu régler leurs affaires intimes avec le sens de l'équilibre dont jouit à perpétuité une France fille aînée de l'Église, car qu'a-t-on besoin de canapé psychanalytique en pays de confessionnal ?³⁰

Pourtant, si cette harmonie affective et sensuelle propre à ses compatriotes se reflète également dans les romans français, Rivière n'apprécie pas ces portraits idylliques de l'amour serain et imperturbable. Il revendique une littérature qui parle d'amour de manière plus réaliste du point de vue psychologique. Il va jusqu'à formuler une sorte de postulat adressé aux romanciers qui consiste à décrire la vie sexuelle de l'homme de façon plus véridique, en prenant en considération les complications, les troubles et les inhibitions auxquels elle est sujette. Néanmoins, il les avertit du danger de tomber dans le piège de multiplier des approches tendancieuses de la sexualité insatisfaite, se résumant aux portraits caricaturaux des pervers et des névrosés, puisés dans les écrits freudiens :

Mais cet équilibre, si précieux dans les mœurs, risque d'entraîner, en littérature et en psychologie, une certaine brièveté, qui pourrait à la longue devenir de l'indigence. Ce n'est jamais dans l'harmonie et la satisfaction que se révèlent les véritables profondeurs d'une âme. Et Dieu sait que je suis loin de souhaiter que nos romanciers s'appliquent systématiquement désormais à nous peindre des êtres contraints, refoulés ou pervers. Mais entre cet excès et les tableaux qu'ils ont coutume de nous présenter, il y a une marge importante. Sans leur demander de constituer un musée des horreurs sexuelles, on peut exprimer le vœu qu'ils se départent de leur tendance de ne montrer jamais le désir que dans sa chance et comblé, on peut rêver d'une littérature où les drames et les malheurs des sens soient étudiés à la fois avec franchise, réserve et sympathie³¹.

Rivière avait beau taire le nom de Proust en parlant de l'impact de la psychanalyse sur la littérature, il a fini par reconnaître que le roman français doit précisément à l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* la tentative réussie d'incorporer l'aspect charnel dans la caractéristique des personnages. Dans l'interview déjà mentionnée, il déclare : « [...] Proust est le premier romancier qui ait osé tenir compte, dans l'explication des caractères, du facteur sexuel »³². De plus, selon le critique, le parallèle entre le neurologue et l'écrivain ne se résume pas à l'importance accordée à la sexualité. En effet, pour Rivière, les noms de Freud et de Proust sont indissociablement liés dans la mesure où leurs œuvres respectives – scientifique et romanesque – illustrent les thèses

³⁰ D. Steel, *op. cit.*, p. 904.

³¹ J. Rivière, « Le *Fleuve du feu* par François Mauriac », *op. cit.*, pp. 98-99.

³² « Une heure avec M. Jacques Rivière, Directeur de *La Nouvelle Revue Française* », par F. Lefèvre, *op. cit.*, p. 192.

novatrices sur le psychisme humain, accentuant le rôle du temps et de la mémoire. Si, aux yeux de Thibaudet, Proust incarne l'écrivain bergsonien, pour Rivière, l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* fait manifestement figure de romancier freudien. Jean-Louis Cabanès et Guy Larroux soulignent que le critique, loin de proposer une lecture psychobiographique du cycle proustien, assimilant l'œuvre littéraire au symptôme des troubles mentaux de l'auteur, perçoit simplement que les deux génies interprètent la réalité psychique de l'homme de manière similaire :

À la différence de Thibaudet, il compare la démarche proustienne à l'interprétation psychanalytique. Il ne propose certes pas, de *La Recherche*, une analyse clinique. Il suggère, en revanche, que l'herméneutique dont se réclame le narrateur est comparable à la lecture des signes telle que Freud la conçoit³³.

David Steel avance que, pour le directeur de la *NRF*, la lecture de l'œuvre proustienne qu'il appréciait beaucoup – rappelons qu'il tenait Proust pour le plus grand écrivain français de son temps – constituait même une sorte d'introduction à la doctrine freudienne :

Mais c'est surtout sa longue familiarité avec l'œuvre de Proust qui l'a préparé pour sa rencontre avec la psychanalyse. Rivière est venu à Freud par l'intermédiaire d'*À la recherche du temps perdu* dont il a retrouvé les données psychologiques dans la pensée freudienne. Freud vint confirmer la lecture de Proust, Proust légitimer les vues de Freud³⁴.

Si, dans les colonnes de la *NRF*, Rivière a tardé à affirmer la parenté intellectuelle entre Freud et l'auteur d'*À la recherche du temps perdu*, il s'est proposé de démontrer le rapport manifeste entre la psychanalyse et le cycle romanesque de Proust dans la série de quatre conférences qu'il a données, en janvier 1923, à l'École du Vieux-Colombier. Leur titre *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain* suggère que, d'après le critique, Freud et Proust aient contribué, tous deux, à approfondir les connaissances sur la complexité de la vie affective de l'homme. D'ailleurs, Rivière a commencé son intervention initiale par les proclamer explorateurs des profondeurs de l'âme humaine :

Je n'ai pas, comme vous pouvez bien penser, l'intention d'épuiser ce qu'on peut dire sur Freud et sur Proust. Non, c'est sous un angle très déterminé que j'entends les étudier. Grossièrement je voudrais étudier ce qu'ils apportent de nouveau en psychologie, je voudrais fixer les progrès qu'ils peuvent nous faire accomplir dans la connaissance de ce qu'on appelait, à l'âge classique, le cœur humain (et je vous prie de laisser ici à cœur son sens le plus vague)³⁵.

³³ J.-L. Cabanès, G. Larroux, *op. cit.*, p. 229.

³⁴ D. Steel, *op. cit.*, p. 914.

³⁵ J. Rivière, « Les trois grandes thèses de la psychanalyse », *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, dirigé par T. Laget, *Cahiers Marcel Proust*, t. 13, Paris, Gallimard, 1985, p. 87.

En véritable propagateur de la théorie freudienne, le directeur de la *NRF* parle de ce sujet qui fait l'actualité de manière accessible au grand public, ce qui assure à ses conférences un succès notable : quelques mois plus tard, il les refait à Genève et elles sont bientôt publiées³⁶.

En guise d'introduction, le critique consacre sa première conférence, intitulée « Les trois grandes thèses de la psychanalyse », exclusivement à la pensée freudienne, en se proposant d'expliquer au public celles parmi les assertions de Freud qu'il considère comme essentielles pour comprendre sa théorie et pour apprécier la nouveauté de son approche. À en croire Rivière, il ne faut retenir que trois concepts de la leçon freudienne, à savoir l'inconscient, le refoulement et la libido. Avant tout, il attribue au père de la psychanalyse le mérite d'affirmer l'existence de l'inconscient psychologique, en l'opposant, en même temps, à la conception métaphysique de l'inconscient présente chez de nombreux autres penseurs, parmi lesquels il énumère Leibniz, Schopenhauer, Hartmann et Bergson³⁷. En deuxième lieu, il cite la notion-clé de refoulement qu'il définit comme une certaine résistance ou une sorte de censure, « une force, de nature proprement affective, [...] qui s'oppose à l'apparition dans la conscience claire, à l'illumination de certains éléments psychiques qu'elle considère comme incongrus, comme impossibles à regarder en face »³⁸. Enfin, Rivière attire évidemment l'attention sur la théorie de la sexualité exposée par Freud, en se focalisant sur le concept fondamental de libido, qui serait, d'après le conférencier, injustement assimilé au pansexualisme, et qu'il faudrait, par contre, comprendre de manière beaucoup plus large. Le critique semble souscrire à la vision jungienne de la libido, en prétendant qu'elle dépasse l'instinct sexuel et qu'elle est, au fond, synonyme d'énergie vitale tout court, ce que prouve le fragment suivant de sa conférence :

³⁶ La première conférence de Rivière a été tout d'abord publiée en traduction anglaise dans la revue de T.S. Eliot *The Criterion*. (J. Rivière, « Notes on a possible generalisation of the theories of Freud », translated by F.S. Flint, *The Criterion*, vol. I, n° IV, juillet 1923, pp. 329-347.) Ensuite, elle a paru dans le *Disque vert* (J. Rivière, « Sur une généralisation possible des thèses de Freud », *Le Disque vert*, 2^e année, 3^e série, 1924, pp. 44-61). Pour la publication de toutes les quatre conférences, il fallait attendre 1926, date de leur parution dans *Les Cahiers d'Occident*. (J. Rivière, *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain. Freud et Proust*, Paris, Librairie de France, *Les Cahiers d'Occident*, n° 4, 1926, pp. 5-22.) Elles ont été rééditées en 1985, avec d'autres études de Rivière sur Proust. (J. Rivière, *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, dirigé par T. Laget, *Cahiers Marcel Proust*, t. 13, Paris, Gallimard, 1985.)

³⁷ J. Rivière, « Les trois grandes thèses de la psychanalyse », *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, op. cit., p. 92.

³⁸ *Ibid.*, p. 95.

[...] l'idée que le désir est le moteur de toute notre activité expansive, me paraît d'une nouveauté et d'une vérité admirables. Ou mieux encore l'idée que nous ne sommes créateurs, producteurs qu'en tant que nous allons dans le sens du désir³⁹.

Rivière termine sa première intervention par la réflexion sur les répercussions de ces concepts freudiens dans la critique, non seulement littéraire, mais artistique en général. Selon le directeur de la *NRF*, dans l'après-Freud, il n'est plus possible d'envisager la genèse d'une œuvre de la même façon qu'auparavant. L'auteur de *Die Traumdeutung* jetterait une lumière nouvelle sur l'inspiration artistique, en indiquant ses assises, pour ainsi dire, sensuelles, c'est-à-dire en la définissant comme une manifestation de cette énergie qui pousse à toute forme d'activité, y compris à la création, qu'est la libido. Rivière insiste sur la sensualité innée à tout art authentique : s'il est capable de nous émouvoir, c'est justement parce qu'il reflète le désir de son créateur. Le critique va jusqu'à proposer que cette sincérité de l'art, dévoilant ses racines charnelles, constitue un nouveau critère pour juger de la valeur des œuvres qui permettrait de distinguer les manifestations franches de la libido de l'artiste, autrement dit les œuvres véritables, des créations préméditées, incapables de communiquer quoi que ce soit, à cause de leur fausseté. D'après Rivière, les critiques qui font appel à la psychanalyse dans le seul but de lire une œuvre comme un palimpseste dont la surface cacherait la biographie de son auteur, font fausse route. Ils devraient se servir de la théorie freudienne justement pour pouvoir identifier un véritable art : inimitable car engendré par le désir du créateur. Ce long fragment sur la façon dont la psychanalyse modifie profondément l'approche critique de l'art mérite d'être cité :

Il est d'une importance considérable, au point de vue de la psychologie de la création, d'avoir établi les sources, si l'on peut dire, charnelles, de toute création spirituelle. Cela est important non pas pour rabaisser celle-ci, mais pour faire comprendre l'unité de notre vie psychique et pour faire apparaître que nous ne disposons en somme que d'une espèce d'énergie dont toute notre liberté se borne à diriger l'emploi.

Cela est important pour expliquer l'émotion esthétique en face d'une grande œuvre et pour expliquer ce qu'elle a toujours, quand elle est sincère, quel que soit l'objet représenté, de sensuel.

Cela est important même au point de vue de la critique esthétique, en enseignant à rechercher dans l'œuvre, non pas, comme le font avec trop de précision à mon sens ceux qui ont appliqué jusqu'ici la psychanalyse à l'art, la petite histoire rentrée qui peut être à l'origine chez l'auteur, mais le courant de désir, l'entraînement d'où elle est née. Et une sorte de critérium esthétique pourrait être établi, qui permettrait de distinguer les œuvres nées d'un penchant, de celles qu'a fabriquées un vouloir – la qualité esthétique restant réservée aux premières⁴⁰.

³⁹ *Ibid.*, p. 101.

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 102-103.

Les trois conférences suivantes de Rivière traitent du cycle romanesque de Proust et des analogies existant entre la pensée de l'écrivain et la théorie freudienne. Tout en se proposant de rapprocher les œuvres respectives de ces deux grands hommes, le critique tient à souligner qu'ils n'ont exercé aucune influence l'un sur l'autre, simplement parce qu'ils ignoraient réciproquement leurs écrits⁴¹ :

Il y a d'abord l'ignorance où ils ont vécu l'un de l'autre. Même si Freud à l'heure actuelle, ce que je ne sais pas, a lu Proust, il est bien évident qu'il n'a pu être influencé en rien par lui dans ses découvertes. D'autre part je sais que Proust ne connaissait de Freud que le nom, et peut-être le sens général de sa doctrine. Mais il n'avait été informé de l'un comme de l'autre que tout récemment, et je peux affirmer qu'aucune influence n'en était résultée sur son œuvre⁴².

Indépendamment, Freud et Proust auraient donc tiré des conclusions semblables de leur recherche sur le psychisme humain. Le critique présente le cycle proustien comme une sorte de transposition romanesque de la théorie psychanalytique, en mettant en évidence les grandes questions déterminant la vie psychique de l'homme qui préoccupent aussi bien l'écrivain que le neurologue, notamment – comme nous l'avons déjà signalé – l'âme, le temps, la mémoire et le sexe. Néanmoins, il ne manque pas de souligner une différence essentielle qui oppose Proust à Freud : ce dernier, en scientifique positiviste, veut formuler des lois générales valables pour tous les hommes, tandis que le romancier se penche sur l'individu pour décrire fidèlement toutes les nuances de sa vie sentimentale unique. Voici comment le critique commente cette dissemblance fondamentale :

Il semble même que, sous ce rapport, les deux auteurs que nous comparons soient tournés vers des tâches radicalement antithétiques, Freud s'efforçant d'isoler le mécanisme pur de la conscience, avec le moins de référence possible à l'individualité, Proust n'ayant jamais assez de tons sur sa palette pour fixer la précarité des choses et des êtres, leur essence fugitive, la couleur qu'ils reçoivent de chaque moment du temps⁴³.

Les concepts freudiens essentiels que Rivière a exposés dans sa conférence inaugurale lui servent de cadre pour ses considérations sur Proust. Dans sa première intervention portant sur l'écrivain, « Marcel Proust. L'inconscient dans son œuvre », il se concentre, comme le titre l'indique, sur les contenus psychiques sous-jacents qu'il faut – les deux protagonistes de ses conférences sont

⁴¹ Sur l'influence possible de la psychanalyse sur le roman de Proust voir : É. Czoniczer, « Une Parenthèse : Freud et la psychanalyse en France avant 1914 », *Quelques antécédents de « À la recherche du temps perdu »*. *Tendances qui peuvent avoir contribué à la cristallisation du roman proustien*, Genève, Droz, 1957, pp. 39-57.

⁴² J. Rivière, « Marcel Proust. L'inconscient dans son œuvre », *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, op. cit., p. 107.

⁴³ *Ibid.*, p. 108.

d'accord là-dessus – faire revenir à la surface de la vie mentale pour qu'elle soit intégrale et équilibrée :

De même que Freud devant un malade s'efforce avant tout de supprimer ses amnésies, de « combler », comme il dit lui-même, « les lacunes de sa mémoire », de lui faire retrouver les événements de sa vie que l'inconscient a engloutis, de lui refaire une personnalité psychologique complète, afin que ses forces spirituelles circulent de nouveau normalement dans tout son être et retrouvent tous les passages auxquels elles ont droit, de même Proust, sans intention thérapeutique précise, [...] se place en face de ce monde immergé qu'il se sent être, de toute cette foule de perceptions éteintes, disparues dont il se sent pourtant encore actuellement constitué, et il les appelle, et il les invoque, et il les force à remonter [...]»⁴⁴

Lors de cette même conférence, Rivière, détracteur de l'approche médicale de la littérature, reconnaît quand même que l'écriture a une valeur thérapeutique, en posant une question apparente : « [...] mais quel est l'écrivain qui dans le fond, comme Freud le remarque, ne cherche pas en écrivant avant tout à se guérir ? »⁴⁵, question qui résonne, sans aucun doute, de la lecture des écrits freudiens.

Dans la seconde conférence, construite autour de la notion de refoulement, intitulée « Marcel Proust et l'esprit positif : ses idées sur l'amour », le critique affirme que, bien qu'elle ne figure pas dans le vocabulaire proustien, elle a son équivalent dans l'univers romanesque d'*À la recherche du temps perdu*. D'ailleurs, il l'a déjà annoncé dans son intervention précédente, en soutenant que : « À la place de la conception freudienne du refoulement, il y a chez Proust la conception des intermittences du cœur »⁴⁶. Enfin, la dernière conférence, sous le titre « Conclusions. Une nouvelle orientation de la psychologie », est consacrée à l'amour, sujet omniprésent aussi bien dans la théorie de Freud que dans l'œuvre romanesque de Proust. Là aussi, Rivière note des ressemblances considérables, en remarquant, entre autres, que tous les deux auteurs, loin d'être partisans de la théorie des affinités électives, prétendent que le choix de la personne à qui un homme voue l'amour ne résulte que d'un simple hasard :

Il y a chez nos deux auteurs, de toute évidence, l'idée commune que l'amour existe tout entier à l'avance chez le sujet et que l'attribution qui en est faite à telle ou telle personne n'est provoquée que par le hasard. Chez nos deux auteurs il y a une insistance pareille sur les *accidents* qui peuvent déterminer la fixation du désir ; tous deux soulignent avec insistance le fait que ce ne sont jamais que des accidents, même si après coup les particularités de l'objet aimé s'étant imposées au sujet, peuvent lui faire croire que ce sont elles qui ont nécessité son choix et qu'aucun autre n'était possible⁴⁷.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 133.

⁴⁷ J. Rivière, « Conclusions. Une nouvelle orientation de la psychologie », *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, op. cit., pp. 166-167. C'est Rivière qui souligne.

Il termine ses considérations sur Proust par la mise en valeur de l'intérêt psychologique d'À *la recherche du temps perdu*, moins évident, aux yeux des contemporains, que sa qualité esthétique, mais prometteur pour le développement du genre romanesque en France :

Je maintiens par conséquent que son œuvre a non seulement une extraordinaire valeur en soi, mais qu'elle ouvre, comme celle de Freud d'ailleurs (dont c'est peut-être, il faut le dire, en même temps que le principal, le seul mérite), qu'elle ouvre une voie nouvelle, une direction nouvelle à la psychologie, j'entends à la psychologie romanesque et littéraire⁴⁸.

Dans l'interview déjà évoquée, portant sur les rapports entre la psychanalyse et la littérature, Frédéric Lefèvre demande à Rivière s'il observe l'influence de la théorie freudienne sur la littérature française contemporaine. Le critique affirme ne déceler l'inspiration psychanalytique littérale que dans le théâtre de Lenormand, ce qui prouverait que la vogue freudienne ne s'est pas emparée des belles-lettres françaises de manière directe et simpliste. Le directeur de la *NRF* soutient que l'impact du freudisme serait souhaitable dans la façon de peindre les portraits psychologiques des personnages romanesques qui pourrait devenir plus subtile et pénétrante justement grâce à la psychanalyse :

– Je ne crois pas. Ce n'est pas le *Mangeur de rêves*, de M. Lenormand, qui peut, à lui seul, faire la preuve de cette influence. D'ailleurs, si elle doit s'exercer jamais, ce que je ne me charge pas de prédire, ce sera, je crois, d'une manière beaucoup moins littérale, et simplement par une direction nouvelle qu'elle pourra donner à l'attention de l'écrivain et du romancier. [...] Mais ce que Freud nous enseigne d'extraordinairement nouveau et fécond, c'est l'attention aux signes involontaires, c'est à ne pas croire ce que nous disent les gens et à ne chercher la vérité de ce qu'ils ressentent ou pensent que dans les accidents de geste ou de parole qui leur arrivent. Cette combinaison de défiance et d'intuition, dont il a voulu faire une méthode scientifique d'exploration de l'inconscient, n'a peut-être aucune valeur en médecine [...] : je suis persuadé qu'elle a, en tout cas, une grande valeur pour l'observation psychologique courante, telle que doit la pratiquer le romancier⁴⁹.

David Steel, en résumant l'intérêt que la pensée freudienne présente, selon Rivière, pour la recherche littéraire, souligne que ce dernier non seulement met en valeur les concepts freudiens prometteurs pour la critique, notamment l'inconscient et la libido, mais qu'il est également persuadé que c'est l'œuvre littéraire et non pas son auteur qui devrait être l'objet d'investigations psychanalytiques en littérature :

Il est évident que l'importance de la psychanalyse, aux yeux de Rivière, était principalement de nature littéraire. Elle ouvrait de nouvelles perspectives sur le

⁴⁸ *Ibid.*, p. 182.

⁴⁹ « Une heure avec M. Jacques Rivière, Directeur de *La Nouvelle Revue Française* », par F. Lefèvre, *op. cit.*, p. 191.

comportement sexuel et sur la motivation inconsciente dans le roman. En outre elle avait des implications pour la critique littéraire. À Rivière le mérite d'avoir reconnu que la critique psychanalytique devait porter sur l'œuvre et non, comme c'était le cas dans les essais littéraires de Freud et de la plupart de ses disciples, sur l'auteur⁵⁰.

La présentation de la réception de la psychanalyse dans le groupe composé autour de la *NRF* permet de mettre en valeur le rôle hors pair qu'ont joué les critiques liés à cette revue dans la diffusion de la théorie freudienne en France et, surtout, dans son appropriation par la littérature et la recherche littéraire. Nous avons vu qu'ils ont pu, chose fort rare à l'époque, connaître la psychanalyse de première main et dans sa version la plus orthodoxe, en étant proches de Sokolnicka. S'ils se réservaient la place de commentateurs un peu distants et sceptiques de cette folie psychanalytique envahissant Paris, ils n'étaient cependant ni indifférents ni hostiles à cette mode. Bien au contraire, ils contribuaient largement à la diffuser, mais de manière plus réfléchie. Compte tenu de la qualité de la *NRF*, ils partaient d'un *a priori*, qu'en écrivant, ils s'adressaient à un public plus averti. Dans leurs articles, le ton de sensation, régnant à l'époque à propos de la psychanalyse, a donc cédé la place à la volonté d'approfondir cette problématique, de la présenter de manière objective et solide et de montrer de véritables enjeux de la théorie freudienne. De plus, les critiques collaborant à cette revue étaient à la fois des chroniqueurs et des cocréateurs de la psychanalyse en France dans la mesure où ils multipliaient les initiatives polymorphes ayant pour but de la propager : des études aux notes de lecture inspirées par la théorie freudienne, en passant par des conférences. La présence, dans leurs écrits, des considérations sur l'adoption possible des outils psychanalytiques dans le domaine littéraire confirme le rôle précurseur que le groupe *NRF* a joué dans l'intégration de la psychanalyse dans la palette d'approches critiques en France.

2. Les enjeux de la bataille en 1924

La revue *Le Disque vert*, fondée à Bruxelles en 1922 pour prendre la succession des *Signaux de France et de Belgique*, est connue et citée, de nos jours, avant tout grâce à l'un de ses numéros thématiques intitulé « Freud et la psychanalyse ». En effet, en 1924, ce périodique au comité éditorial duquel figurent les noms de Jean Paulhan, André Salmon, Melot du Dy, Odilon-Jean Périer et Paul Fierens, lance une vaste enquête sur la théorie freudienne. Pour Franz Hellens, directeur du *Disque vert* et collaborateur d'autres magazines littéraires, tels que *La Revue de Genève* et *La Nouvelle Revue Française*, une sérieuse discussion de fond au

⁵⁰ D. Steel, *op. cit.*, p. 915.